

« ELLE EST NOTRE GARDIENNE DE LA MELANCOLIE SLAVE »

Du 9 janvier au 6 février, au théâtre de la Cité Universitaire, la troupe du « Cosmos Kolej » de Wladyslaw Znorko présente le spectacle « Les boutiques de cannelle ».

Ektarina Bogopolska

On dit volontiers que Wladyslaw Znorko et sa compagnie ambulante du « Cosmos Kolej » ont créé un « théâtre onirique » et, en effet, le monde des spectacles de Znorko est absolument singulier ; on ne peut le confondre avec quoi que ce soit d'autre. Il y règne la liberté d'improvisation d'un théâtre de foire qui échappe à la logique cartésienne pour se placer sous le signe d'une vérité éphémère, vue à travers le prisme des rêves étranges et excentriques d'un poète.

Dans ce théâtre les textes littéraires ne se matérialisent pas à travers les mots, mais à travers des images scéniques, dont la visualité est renforcée par le fait que Znorko est également un peintre qui crée les costumes et les décors de ses spectacles à la mesure de ses rêves. Des rêves enracinés dans la mythologie d'un monde slave auquel ce metteur en scène français revendique hautement son appartenance profonde.

Il n'est donc pas étonnant que ce rêveur et ce mystificateur ait été séduit par les images d'un autre créateur d'un monde empreint d'une même mythologie onirique, une grande figure de la littérature polonaise du XX^e siècle, l'écrivain, peintre et dessinateur Bruno Schulz (1802-1942).

Sujet de l'empire austro-hongrois, Schulz a écrit en Pologne et en polonais et a péri sous la balle d'un SS dans un ghetto juif. Celui que déjà dans les années trente on comparait à Kafka et à Proust a passé toute sa vie dans la petite ville de Drohobycz, près de Lwow, qu'il n'a quittée qu'à deux reprises, d'abord, dans sa jeunesse, pour aller étudier à l'Académie des Beaux-Arts de Vienne, puis, plus tard, pour un bref voyage à Paris.

Mais si Bruno Schulz est resté fidèle à sa ville natale, c'est parce qu'il a su tirer de la réalité quotidienne du petit monde de Drohobycz la matière de sa mythologie personnelle.

Grâce à Schulz dont on a traduit la prose dans toutes les langues européennes, Drohobycz, cette petite ville provinciale, est entrée dans la civilisation mondiale au même titre que le Londres de Dickens ou le Pétersbourg de Dostoïevski. Les nouvelles regroupées dans le recueil intitulé « Les boutiques de cannelle » (1934), se déroulent comme un même et unique récit sur les habitants de Drohobycz et sur la famille du commerçant Jacob, vus par son fils Joseph, poète et affabulateur qui mêle sans cesse le rêve et la réalité.

D'ailleurs, ce n'est pas exactement ainsi : Jacob et sa femme (bien qu'on apprenne qu'en réalité Jacob est mort) se rendent au théâtre, où Jacob s'aperçoit qu'il a oublié son porte-monnaie à la maison. Il demande alors à son fils Joseph de retourner immédiatement le chercher. La ville que le fils découvre au cours de sa promenade nocturne est celle qu'il invente lui-même dans un libre envol de son imagination au son des violons et des guitares. Et au centre de ce microcosme où on parle un mélange de français et de russe, où on entre par des armoires vitrées pour disparaître sous les rideaux de draps soulevés par le vent, où au

milieu de femmes sensuelles et inaccessibles et d'hommes aussi drôles que pitoyables règne la Mère, une clownesse grotesque et tendre.

Ce rôle fellinien est incarné par une actrice permanente de la troupe de Znorko, Irina Vavilova, qui fut autrefois une étoile du Maly Teatr de Moscou. Elle participe depuis dix-sept ans à tous les spectacles du « Cosmos Kolej » où on l'appelle « notre gardienne de la mélancolie slave ». Irina elle-même peut parler sans fin de Znorko comme de son metteur en scène, grâce auquel elle se sent aujourd'hui « absolument libre » sur scène.

Au début des années 60, immédiatement après la fin de ses études à l'Institut théâtral Chtchepkinski, Vavilova est entrée dans la troupe du Maly Teatr. Elle y a beaucoup joué, notamment les rôles principaux dans des spectacles comme « Les Diplomates » de Dangoulov, « Pères et Fils » d'après Tourgueniev. Elle y eut pour partenaires Jarov¹, Nimfontova, Solomine².

Les metteurs en scène de cinéma s'intéressèrent bientôt à la jeune étoile. Tout en continuant à travailler au théâtre, Vavilova commença à tourner dans des films comme « Une dure descente », « Roquer du côté le plus long », « Et maintenant juge... » que l'on montre encore aujourd'hui de temps en temps sur les écrans de TV comme des classiques des années 60.

- J'étais alors en pleine ascension, dit Irina Vavilova de ces années soviétiques. On publiait partout mon portrait, on m'invitait sans cesse à tourner au cinéma, à la télévision. Et à ce moment-là, le Maly Teatr est allé en tournée à Alma-Ata, où j'eus envie de prendre des leçons de français. J'ai rencontré le français Gérard Conio qui enseignait la langue et la littérature à l'Institut des langues étrangères. Bientôt les leçons de français ont pris une toute autre tournure : nous nous sommes aimés. Ensuite je suis retournée à Moscou, il a été nommé à Odessa. Pendant deux ans nous nous sommes rencontrés secrètement : il prenait l'avion pour venir me retrouver à Moscou, moi pour le rejoindre à Odessa. Même quand nous nous sommes mariés en 1970 à la mairie d'Odessa, je me suis efforcée de le cacher de la direction du théâtre. Puis, quand Gérard a été nommé en Tchécoslovaquie, j'attendais notre fille, j'ai pris un congé d'une année et je suis allée vivre avec lui à Bratislava. Je pensais ne partir que pour un an, je suis partie pour la vie.

Si elle pouvait abandonner la gloire pour l'homme qu'elle aimait, il n'était pas aussi simple de quitter le théâtre. Aussi bien à Bratislava où ils ont vécu jusqu'en 1980, qu'à son retour en France, Irina a continué à faire du théâtre, en montant des spectacles, en acceptant parfois des rôles secondaires. Ainsi, lors de sa première année en France, elle a fait la connaissance du metteur en scène Jacques Livchine qui l'a invité à jouer dans ses spectacles.

Vavilova – Il m'était très difficile de jouer dans une autre langue que je n'avais pas apprise parce qu'à la maison avec mon mari on parlait russe. Une autre langue, c'est une autre vision, une autre respiration. Et soudain j'ai reçu une subvention qui m'a permis de monter un spectacle auquel je rêvais depuis longtemps, « Kachtanka » d'après le récit de Tchekhov. Je l'ai monté avec des acteurs et des marionnettes. Mais l'argent ne suffisait pas, il a fallu tout faire soi-même, les costumes et les décors. Malgré cela nous avons joué avec un grand succès mais je suis sorti complètement épuisé de ce spectacle et j'ai décidé de quitter le théâtre pour toujours. C'est alors que la femme de Livchine, Edith, elle-même directrice de théâtre, insista pour que je voie un spectacle de Znorko qu'elle décrivait comme un jeune metteur en scène intéressant. Mais je ne voulais plus entendre parler de théâtre. Pourtant elle organisa une rencontre. Et quelque temps après, il m'a téléphoné pour m'inviter à jouer dans un spectacle d'après « L'attrapeur de rats » de Grine. Il fallait que j'aille répéter deux mois à Grenoble. Ma fille et mon mari m'ont dit : vas-y !

Znorko – Nous avons commencé à travailler ensemble. Mais travailler comme je l'entends. Ma méthode, ce n'est pas la culture mais « l'agriculture », cela signifie qu'il me faut du

¹ Qui créa notamment le rôle de Malouta Skouratov dans « Ivan le Terrible » d'Eisenstein.

² Actuellement metteur en scène principal du Maly Teatr de Moscou.

temps pour que comme la terre, on se nourrisse de l'œuvre avant de se mettre à donner des fruits. Ira voulait répéter tout de suite sur la scène, et non tourner autour. Et un beau jour elle m'a posé un ultimatum : « Est-ce que nous allons répéter ? Sinon je m'en vais. » Et je lui ai répondu : « Mais nous sommes en train de répéter. »

Vavilova – Non, Wlado, attends, je vais le raconter moi-même. Je suis arrivée, pleine de forces et d'énergie et là je vois qu'il se passe quelque chose de bizarre, ou plutôt que rien ne se passe. Je me demandais ce que j'étais venue faire ici, pourquoi j'avais laissé ma famille. Les décors étaient déjà installés sur la scène, le théâtre de Grenoble est en soi un endroit remarquable, mais nous ne répétons pas, nous ne faisons que passer le temps à nous promener, à parler, à manger. Nous habitons tous la même maison, avec les musiciens, des chansons, etc. J'avais l'habitude du Maly : on arrive, on a trois heures de répétition, le metteur en scène donne des indications, il distribue les rôles, il montre ce qu'on doit faire. Et quand j'ai décidé de tout plaquer et de partir, Znorko nous a proposé de faire des improvisations. J'étais stupéfaite : je n'avais jamais travaillé comme ça, ce fut une révélation. Grâce à Wlado j'ai découvert ce que j'avais ignoré toutes ces années où j'avais fait du théâtre. J'ai compris alors le sens de cette longue attente. A présent j'adore ces longues heures pendant lesquelles le spectacle mûrit. D'ailleurs, on ne sait pas comment se font les spectacles de Wlado. Nous faisons des improvisations, ou il nous dit « Venez, nous allons regarder ensemble une vidéo ». Ce sont des tableaux de son monde, Tarkovski, Norstein, Guerman. Les acteurs du Cosmos forment une troupe internationale, on y parle un langage imaginaire avec des racines slaves. Et même dans les répétitions il reconstitue un monde slave.

J'avais alors une terrible nostalgie de Moscou et je ne souhaiterais cela à personne. Dans le théâtre de Znorko j'ai retrouvé ma terre slave, mes racines.

- **Wlado, votre démarche est très inhabituelle pour un théâtre français, vous allez vers le texte scénique en passant par les images visuelles et non par les mots.**

Znorko – Je suis flatté que vous appeliez notre troupe « un théâtre français » car bien que je sois né et que je vive en France, il y a dans mes veines 100°/° de sang slave. Et cette origine slave se manifeste toujours et partout, dans chaque geste quotidien, dans le théâtre.

- **Est-ce que ça signifie que dans votre théâtre slave nous ne vous adressiez pas du tout aux auteurs français ?**

- Le monde français est pour moi trop académique. Je me sens mieux dans le monde slave.

- **Comment est-il ce monde ? Etrange ?**

- Non, c'est le monde des rêves.

- **Pourquoi dans vos spectacles y-a-t-il ce mélange des langues ?**

- Chez moi, à la maison, on parlait dans toutes les langues. Nous habitons à Roubaix dans un refuge pour émigrés. Ma mère était d'Ukraine, mon père de Wilno, c'était un paysan polonais, le brave soldat Znorko. Après l'occupation de la Lituanie, il a été déporté dans une ferme de la Prusse Orientale. Avec l'aide de la patronne de la ferme, il a réussi à s'évader et il a essayé de revenir à Wilno. Il a été arrêté en route par les Russes et pour avoir franchi illégalement la frontière, on l'a envoyé au Goulag, à Vorkouta. Pour deux ans. Et ensuite, dans l'armée polonaise du général Anders, qui l'avait formée avec les Polonais exilés. Après la démobilisation, en 1947, Londres, il a appris qu'en France on avait besoin de gens pour travailler dans les mines et il s'est rendu en France. Là il a rencontré ma mère.

Notre maison était comme un immense appartement communautaire, où on parlait toutes les langues. Et je m'y sentais bien. Cela a duré jusqu'à ce que j'aie à l'école apprendre le français, auparavant je ne parlais pas français. De là me vient ma passion pour les langues. C'est en même temps une tragédie et une consolation.

- **Que signifie « Cosmos Kolej » ?**

- Le cosmos, tout le monde comprend, et « kolei » désigne les chemins de fer en polonais. J'ai toujours habité près des chemins de fer, et le son d'un train qui s'en va contient pour moi une gamme infinie d'émotions qui va de l'amour à la mort. Toute ma vie j'ai essayé de créer un théâtre qui s'adresse aux émotions des spectateurs.

- **Le monde des « Boutiques de cannelle » se laisse difficilement décrire et expliquer.
De quoi s'agit-il vraiment dans ce spectacle ?**

Vavilova – De la vie, de la mort, des souvenirs. Nous sommes tous morts et même le fils est mort, mais il est devenu écrivain. Le fils revient pour revivre encore une fois la vie imprimée sur les photographies. Nous n'existons que dans son imagination. Chez Wlado tout est infiniment simple, mais cette simplicité n'est pas illustrative, elle est fondamentale. Comme dans la vie. Il ne nous explique jamais rien, il veut que nous pensions par nous-mêmes. C'est pourquoi il est plus difficile de travailler dans ses spectacles qu'au Maly Teatr où pendant trois heures on se cache tranquillement derrière un texte. Tandis qu'ici on doit soi-même tout inventer, et chaque fois autrement. Les spectacles changent tout le temps. Pour moi Wlado est un penseur, un poète du théâtre. Il y a des metteurs en scène qui font de bons spectacles, des spectacles bien ficelés et il y a les penseurs du théâtre, ils sont toujours imprévisibles, comme Grotowski, comme en Russie de mon temps il y avait Efros.

- **A la fin du spectacle vous invitez tous les spectateurs à manger la soupe dans de vieilles gamelles de l'armée...**

Vavilova - Wlado fait de la métaphysique avec les choses les plus simples. Bien que nous soyons morts, nous ne voulons pas quitter ce monde issu du néant par la grâce de l'imagination de notre fils. Et alors naît ce simple geste et je dis à mon fils : « Nous allons faire la soupe, tu te rappelles les fêtes, les soupes qu'on faisait chez nous dans le temps ? » Et nous invitons tout le monde à partager cette soupe avec nous, nous en tant que personnages et en tant qu'acteurs. En un instant nous formons tous une même famille.